rapport à la nature et à la création qu'a su développer la société romaine. L'émancipation des femmes de l'élégie reste donc individuelle, particulière et fixée dans une protestation contre une société du maintien de laquelle, pourtant, dépendait leur existence.

On le voit, l'auteur a à cœur d' « actualiser » l'Antiquité, en se gardant d'analogies faciles comme de reconstructions idéalisant les faits. On trouvera dans ce livre encore d'autres exposés suggestifs, sur les thématiques suivantes : la mythologie d'Hercule, l'offrande et la mort, les vierges de Vesta et Sénèque et Tacite. Une bibliographie des écrits de H. Cancik-Lindemaier, classés année par année, et des index terminent l'ouvrage.

Gérard Freyburger.

Archéologie. Histoire de l'art

Fabio Colivicchi, *Materiali in alabastro, vetro, avorio, osso, uova di struzzo*, Materiali del Museo Archeologico Nazionale di Tarquinia 16, Archaeologica 145 : Rome, Giorgio Bretschneider, 2007, 258 pages, 53 pages de figures, 8 de planches photographiques.

Cet ouvrage est le seizième de la série consacrée aux collections (autres que celles portant sur l'époque pré- et proto-historiques) du musée de Tarquinia, dont le premier (dû à G. Pianu et consacré aux céramiques étrusques à figures rouges) est sorti en 1980, et dont d'autres volumes, traitant soit de séries d'objets largement représentés en dehors de Tarquinia (vases attiques à figures noires, à figures rouges de la période ancienne, vases étrusques à figures noires, surpeints, monnaies), soit de données plus spécifiquement locales (dépôt votif de l'Ara della Regina, publié par A. Comella en 1982, tombe de la Truie noire, publiée par S. Stopponi en 1983, *lastroni a scala*, publiés par S. Bruni en 1986), sont sortis régulièrement depuis, les deux derniers étant celui consacré aux miroirs étrusques (L. Neri) et celui consacré à la céramique italo-géométrique (S. Tanci, C. Tortoioli), tous deux de 2002. On constate avec plaisir que l'entreprise lancée par M. Torelli il y a une trentaine d'années avance régulièrement, toujours sous l'impulsion du même M. Torelli, et on ne peut qu'espérer qu'elle arrive à son terme le plus rapidement possible, certaines séries importantes étant encore en cours d'étude (céramiques corinthienne, étrusco-corinthienne, à vernis noir, et toute la production de bucchero). En tout cas, ce nouveau volume vient compléter ce qui existe déjà et fait que, grâce à cette entreprise et à son initiateur, le musée de Tarquinia est un des mieux publiés de la région. Qu'en serait-il si on disposait de l'équivalent pour Cerveteri ou Vulci, pour ne pas parler de Florence ou de la Villa Giulia ? Il y a pourtant là une sorte de gageure : les collections du musée de Tarquinia sont bien décevantes pour qui voudrait en étudier les matériels selon les critères scientifiques qui paraîtraient de mise. Elles reposent principalement sur la fusion des collections communales, rassemblées entre 1874 et 1896 par les services de la ville qui, en dépit du rôle de conseiller attribué à Wolfgang Helbig, ne se soucièrent nullement d'enregistrer les conditions de trouvaille, les contextes de découverte ou les associations d'objets dans une même tombe, et de celle, acquise par l'État italien en 1913, des comtes de Bruschi, résultat de fouilles menées de 1864 à 1874 sur la colline de Monterozzi, là encore sans le moindre enregistrement sérieux (au point que, dans les objets

étudiés dans ce livre, on trouve trois exemples de matériaux tardo-médiévaux, fragments de calices en verre sur pied). On pourrait dire que, s'agissant des pièces étudiées par F. Colivicchi, cette impression négative est encore accentuée par la diversité du matériel étudié, tant par sa nature — petits objets en pierre, comme la série des *alabastra*, en os ou en ivoire, parmi lesquels ne se note aucune pièce exceptionnelle et qui sont le plus souvent pour les premiers des éléments de charnières ou des manches, pour les seconds des plaques sans décor et au plus des tessères pourvues de lettres ou de chiffres, objets en verre, sans doute plus attirants mais qui n'ont jusqu'à présent guère été étudiés comme ils le mériteraient, de rares œufs d'autruche de la période orientalisante — que par sa chronologie — puisqu'à côté de ces objets du VII^e^ siècle av. J.-C., on a des verres soufflés du I^er^ siècle av. J.-C. ou des dés ou autres pièces de jeu d'époque impériale, et que, bien souvent, un datation précise est impossible pour des objets peu caractérisés et dont la production a pu se poursuivre sans changement notable sur une longue période. On n'en sera que plus reconnaissant à F. Colivicchi d'avoir présenté, avec toute la minutie et la rigueur souhaitables, ces séries souvent négligées. Le résultat n'est en définitive nullement décevant : car c'est une image d'un luxe, certes non exceptionnel, mais que beaucoup des éléments de la société pouvaient mettre en avant dans leur mobilier funéraire, que cette étude permet d'appréhender. À un autre niveau social que la *tryphè* étrusque dont les textes nous ressassent le souvenir, c'est l'étalage d'une aisance que bien d'autres que les magnats de l'aristocratie pouvaient mettre en avant, que ces objets nous font appréhender.

Dominique Briquel.

Lucia Amalia Scatozza Höricht, *Pithecussa. Materiali votivi da Monte Vico e dell'area di Santa Restituta, Corpus delle stipi votive in Italia 20*, Archaeologica 147 : Rome, Giorgio Bretschneider, 2007, 116 pages, 28 planches.

Le matériel qui est présenté dans ce petit ouvrage n'est pas extrêmement abondant : il se limite à 61 pièces, s'étageant entre le VI^e^ et le II^e^ siècle av. J.-C. Il ne correspond pas exactement non plus à la définition d'un dépôt votif. Il regroupe en effet des éléments de deux provenances distinctes, même s'il s'agit toujours de la même zone, à l'est et en contrebas du Monte Vico, dont le promontoire paraît avoir abrité dès le VIII^e^ siècle, et certainement aux VI/V^e^ siècles av. J.-C., un sanctuaire : la décharge de la propriété Gossetti, fouillée en 1965 par le grand archéologue de Pithécusses, Giorgio Büchner, disparu en 2005, et la fouille de la basilique de S. Restituta, par Don Pietro Monti, dans les années 1950 et 1960, qui a permis la découverte d'une zone artisanale, avec cinq fours, un dépôt d'argile, un espace pour le séchage des tuiles, dont l'activité se situe principalement dans la période IV^e^/II^e^ siècle av. J.-C. D'autre part, on ne peut parler, même pour la décharge Gossetti, d'un dépôt votif au sens propre. Le matériel est arrivé là depuis les hauteurs qui dominent la zone, à des époques et dans des circonstances diverses, et présentant une énorme hétérogénéité chronologique (certaines pièces remontent à l'Age du Bronze moyen, des éléments à la période tardo-géométrique). On n'en sera pas moins reconnaissant à Lucia Amalia Scatozza Höricht d'avoir rassemblé dans ce matériel hétéroclite ce qui pouvait avoir un sens cultuel : les objets votifs eux-mêmes, comme des statuettes (une série de 13 tanagras, au moins fragmentaires), 3 grenades de terre cuite, un modèle de thymaterion, un d'autel (plus un fragmentaire), un intéressant relief représentant un héros cavalier sur sa monture, et aussi les éléments de décor architectonique qui permettent de penser à l'existence d'un

sanctuaire, comme des restes d'antéfixes. On notera la présence d'un fragment de modèle votif, de la décharge Gossetti, encore de la période tardo-géométrique (table V), portant une figure de femme en pied : l'auteur y voit la confirmation de l'existence d'un culte à une divinité féminine dès les premiers temps de l'établissement eubéen — tout en restant, avec raison, prudente quant à la définition exacte de la déesse qui aurait été honorée en ce lieu, qu'aucune donnée épigraphique ne vient éclairer. La présentation des données est irréprochable (fiches sur les objets, photographies, carte et plan de la fouille de la basilique de S. Restituta, étude pétrographique faite par un spécialiste, Henk Kars). Et, malgré son caractère limité, le matériel donne lieu à des remarques qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de l'île : influence des ateliers napolitains aux v^e^/iv^e^ siècles av. J.-C. (tête et buste féminin), de ceux de Syracuse aux deux siècles suivants, avec en particulier la trouvaille d'une matrice avec tête féminine couverte d'un polos qui renvoie à des exemplaires de Syracuse et Morgantina et montre que les artisans locaux suivaient directement les modèles siciliens.

Dominique Briquel.

Maria Cristina Biella, *Impasti orientalizzanti con decorazione ad incavo nell'Italia centrale tirrenica*, Tyrrhenica, Studi archeologici sull'Italia antica, Archaeologica 146 : Rome, Giorgio Bretschneider, 2007, 279 pages, 43 pages de figures, 45 de planches photographiques.

Comme le souligne Giovanni Colonna dans la préface, ce livre apporte vraiment du nouveau : la catégorie de céramique d'impasto du viie siècle av. J.-C. qu'il examine, qui se caractérise par une technique particulière de décor en creux, obtenu par l'enlèvement, à l'aide d'un instrument large, d'une portion de la surface du vase (différant donc de la simple incision), n'avait jusqu'à présent fait l'objet d'aucune étude spécialisée ; elle n'avait même guère retenu l'attention des chercheurs, en dépit du fait que, comme l'auteur le rappelle, Edmond Pottier avait été le premier à la prendre en considération, à propos d'une *olla* du Louvre provenant de Chiusi, dans son *Catalogue des vases antiques de terre cuite*, de 1897, et que des études relativement poussées avaient été faits par R. Paribeni, quand il avait publié les nécropoles du territoire capénate (dans les *Monumenti Antichi dei Lincei*, 16, en 1906), et L. Adams Holland, dans sa synthèse *The Faliscans in Prehistoric Times*, parue en 1925. Il s'agit en effet d'une production typique de Capène (66 vases du catalogue, sur les un peu plus de 200 qu'il comporte, ont été découverts ce centre) et, dans une moindre mesure, de l'*ager Faliscus* voisin (13 proviennent de Faléries, 12 de Narce), quand bien même la technique s'est diffusée ailleurs (ce que montre une carte, fig. 1, claire, mais dans laquelle il aurait été judicieux que, pour chaque lieu de trouvaille, le nombre d'exemplaires soit porté), vers l'est en Sabine, Ombrie, vers l'ouest en Étrurie interne, jusqu'à Orvieto, Chiusi et, plus vers la côte, Vulci — mais avec des zones d'exclusion significatives : Véies et les cités de l'Étrurie méridionale maritime, comme Caeré et Tarquinia, et le Latium, pour lequel la présence de deux canthares décorés selon cette technique dans une unique tombe de Castel di Decima fait figure d'exception. Il ne s'agit pas pour autant, selon l'étude de M. C. Biella, d'objets de production capénate ou falisque qui auraient été diffusés à l'extérieur : elle note que les éléments de forme, de détail de décor permettent de déterminer plusieurs zones de production distinctes, qui auraient mis en œuvre la même technique, notamment en Sabine, dans la région

d'Orvieto et celle de Vulci, et montrent aussi que les productions falisques et capénates ne sont pas identiques. Il ne faut pas négliger d'ailleurs, comme elle le signale, que la technique a connu une vaste diffusion de l'autre côté des Apennins, dans le Picenum, secteur qui reste en dehors de son cadre d'étude. L'ouvrage comporte un catalogue complet, site par site : on admirera le travail effectué par l'auteur quand on constatera que, sur ces plus de 200 vases, seuls 32 restent de provenance inconnue. M. C. Biella a fait un remarquable travail de recherche dans les archives de la Surintendance de l'Étrurie méridionale, retrouvant des carnets de fouille (dont le texte est donné en annexe) permettant de connaître non seulement le lieu de découverte de nombreuses pièces, mais aussi d'en déterminer le contexte, et en particulier les associations susceptibles de fournir des éléments de datation. Suit une étude exhaustive des formes, montrant l'absolue prépondérance des canthares (74 exemplaires), suivis, mais de loin, par les *ollae* (38), une étude, tout aussi complète, des éléments de décor, soit formels (palmettes, méandres, triangles etc), soit figuratifs (avec une prépondérance de chevaux — 40 cas —, parfois capridés —13 cas —, allant jusqu'à des scènes plus complexes : 3 exemples de « maîtresse des chevaux », 3 de scènes de chasse), voire des traces de peinture montrant que le décor était rehaussé par l'emploi de la couleur rouge (35 cas décelables) ou blanche (11 cas). Avec ce travail exemplaire, on dispose désormais d'une base solide pour l'étude de cette catégorie de céramique, et par là de la production si originale de l'aire falisco-capénate de l'âge orientalisant. Il est vrai, et l'auteur le signale d'emblée, qu'il est difficile de séparer l'étude des vases à décor en creux de ceux, beaucoup plus nombreux, dont le décor est simplement incisé : M. C. Biella prépare un second livre sur cette autre catégorie de vases : souhaitons qu'il sorte le plus tôt possible et qu'on puisse ainsi disposer de la synthèse qui faisait défaut sur les productions les plus remarquables de l'aire falisco-capénate dont le décor exubérant, sinon extravagant avait été comparé, ainsi que la rappelle G. Colonna, au gothique flamboyant ou aux grotesques de la Renaissance.

Dominique Briquel.

Maria Giuseppina Canosa, *Una tomba principesca da Timmari*, Accademia Nazionale dei Lincei, Monumenti Antichi, Serie Miscellanea volume XI (LXV della serie generale) : Rome, Giorgio Bretschneider, 2007, Collection de l'École française de Rome, 225 pages, 61 pages de planches, illustrations dans le texte, index.

A-t-on retrouvé la tombe du roi Alexandre le Molosse ? C'est la question qu'amène à se poser cette splendide publication d'une tombe particulièrement riche, découverte en 1984, de la nécropole de Timmari (la n° 33), dans l'arrière-pays lucanien, au nord de Métaponte. Cette tombe, qui peut être datée des environs de 330 av. J.-C., est exceptionnelle à plus d'un titre par rapport à ce que l'on connaît ailleurs dans la région. Bien qu'il ait pâti de la visite de *tombaroli* antiques, son mobilier comprend encore près de 150 objets, dont 103 vases figurés, le plus souvent de première qualité et de grandes dimensions ; le défunt dont le monument abritait les restes avait été incinéré, alors que le rite normal dans cette zone est l'inhumation, les rares cas de recours à l'incinération se trouvant dans des tombes sortant de l'ordinaire par la richesse de leur mobilier ; le monument, avec sa chambre funéraire constituée par un structure en bois, s'élevait sur une base de pierres au centre d'une zone spécialement aménagée et où avait dû avoir lieu la crémation. Tout porte à croire, dans ces conditions, qu'on a affaire à un personnage

éminent aux yeux de la communauté locale, personnage par ailleurs connoté comme guerrier par les armes qui l'accompagnaient (casque, cuirasse, épée, javelot — mais sans cnémides ni bouclier). S'agit-il pour autant du roi épirote, oncle d'Alexandre de Macédoine, qui voulut égaler les exploits de son neveu et trouva une mort misérable, longuement décrite par Tite-Live au ch. 24 du livre VIII, dans les montagnes du Bruttium ? La tradition n'est pas claire quant au devenir final des restes du roi, dont le corps avait subi les pires outrages de la part de ses adversaires, qui l'avaient mis en pièces : des parties du cadavre auraient été recueillies à Cosenza, Métaponte (Tite-Live), Thourioi (Justin, 12, 15), avant, selon Tite-Live (8, 24, 17), d'être rassemblées à Métaponte puis renvoyées en Epire (8, 24, 17), Justin pour sa part affirmant que les restes du corps du roi avaient été rachetés par les habitants de Thourioi qui auraient procédé aux rites funèbres. Rien ne nous assure donc que le roi, ou au moins une partie de ses restes aient connu une dernière demeure à Timmari. Et ce n'est qu'avec une prudence extrême que Maria Giuseppina Canosa, p. 177, présente cette hypothèse — que ne suffit pas bien sûr à garantir la trouvaille dans cette tombe d'une petite tête en terre cuite interprétée comme étant celle d'un Alexandre jeune (fig.18, p. 149) ; elle note d'ailleurs honnêtement elle-même les objections qu'on peut élever : richesse du mobilier importante certes, mais bien inférieure à celle des tombes royales de Macédoine, absence de symbole explicite de la royauté. Mais, après tout, il n'est peut-être pas si grave que la question reste ouverte — et même dans le cas de la tombe généralement considérée comme celle de Philippe II, certains restent sceptiques... Il est clair que la tombe 33 de Timmari est un monument exceptionnel, qu'il n'est pas trop aventureux de mettre en relation avec les vicissitudes politico-militaires qui affectent la région à cette époque. L'auteur se livre à une analyse minutieuse du contenu du mobilier, et en particulier des œuvres majeures du peintre de Darius qu'il contient (comme le cratère décoré d'une scène complexe, où paraissent se superposer la référence à l'ambassade de Phénix auprès d'Achille et celle de Cléopâtre auprès de Méléagre). Elle y note la mise en avant de références héroïques (notamment Achille) ou symboliques (char de la victoire) renvoyant à un contexte macédonien, celui-là même d'où est issu le Molosse. Ce type d'analyse, politique, ne sera peut-être pas partagé par tous : mais nul ne niera que Maria Giuseppina Canosa donne une vision extrêmement cohérente de la signification qu'a pu avoir cette tombe, et par ailleurs dessine d'une manière suggestive ce qu'a pu être une personnalité artistique comme celle du peintre de Darius.

Dominique Briquel.

Yvon Thébert, *Thermes romains d'Afrique du Nord et leur contexte méditerranéen (BEFAR 315)* : Rome, Ecole française de Rome, 2003, 733 pages.

La thèse monumentale d'Yvon Thébert a été publiée après le décès de son auteur par deux de ses amis, Henri Broise, architecte archéologue qui a collaboré avec l'auteur et qui a accumulé une extraordinaire érudition en matière d'archéologie thermale tout au long de sa carrière, et Jean-Pierre Guilhembet, qui a suivi les leçons de l'auteur et lui a succédé à l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud, aujourd'hui ENS LSH de Lyon. Il faut savoir gré à la piété et à la compétence de ces deux éditeurs d'avoir donné une forme parfaitement achevée à la publication du travail impressionnant d'Y.T. Le volume comporte deux catalogues, celui des vestiges des établissements thermaux du Maghreb (sans donc ceux qui sont situés dans l'actuelle Libye), et celui des inscriptions relatives aux thermes

dans la même région. L'illustration est très abondante, évidemment empruntée à des publications qui s'étalent sur une durée de plus d'un siècle, mais aussi en partie à des travaux très récents, notamment pour ce qui concerne l'important dossier de Bulla Regia, dont Y.T. a dirigé les fouilles pendant plusieurs années. La curiosité de l'auteur s'exerce dans toutes les directions, et c'est ce qui fait de son ouvrage la synthèse la plus achevée existant aujourd'hui et sans doute pour longtemps sur les thermes romains en général. Y.T. embrasse à la fois les délicates questions techniques, qui lui donnent l'occasion de reprendre le dossier de la préhistoire grecque des bains romains et de consacrer de lumineuses réflexions à l'histoire des inventions romaines (hypocauste, parois chauffantes, en particulier). Il retrace l'histoire de ce type monumental, d'abord en Campanie et dans la capitale de l'Empire, avant de se donner tout entier à l'Afrique. Une partie très importante de l'ouvrage est consacrée à la typologie des thermes en Afrique et dans le monde romain, avec une distinction très efficace entre les plans symétriques qui correspondent au type impérial, les plans semi-symétriques et les plans asymétriques, ces derniers étant les plus répandus mais posant le plus de problèmes à qui tente à partir de leurs vestiges d'en reconstituer le fonctionnement. Y.T. reprend pour tous les types la question difficile de la reconstitution des circuits et de la fonction des salles. Il accorde une place très importante à la vie qui se déroulait dans ces espaces publics (pratiques hygiéniques, promiscuité et nudité, exercices sportifs, vie culturelle...) et à l'expression de la majesté impériale qui s'y attachait, et que symbolisent les vestiges encore très impressionnants (même s'ils ne concernent que les sous-sols !) des grands thermes de Carthage.

Les latinistes seront particulièrement intéressés par la partie du travail consacrée à la terminologie latine des thermes romains, qui mobilisent les sources assez maigres issues de la littérature et des inscriptions (p. 377-401), et qui prolongent les mises au point précieuses qu'avait données naguère René Rebuffat. On peut leur recommander aussi les témoignages épigraphiques d'une extrême variété de dates et de contenus, qui, à côté des dédicaces officielles de bonne époque, aux formulaires stéréotypés, présentent d'étonnants témoignages personnels de gens obscurs (comme le primipilaire qui séjournait à *Aquae Flauianae* / Aïn El Hammam en Algérie : p. 503), et, souvent sur des mosaïques tardives, des africanismes (comme à Es Sedria en Byzacène : p. 489) ou de surprenantes évolutions de la langue latine pratiquée au IV^e^ et au V^e^ siècle dans les villes africaines (comme à Aïn Temouchent, d'où provient une mosaïque du musée d'Alger : p. 500-501, à *Castellum Tingitanum*/Orléansville : p. 504).

Il est impossible de rendre compte brièvement d'un livre aussi riche, qui est l'aboutissement d'une vie d'historien et d'archéologue. Une vie tragiquement interrompue.

Gilles Sauron.

Aïcha Ben Abed-Ben Khader, Michel Fixot, Michel Bonifay, Sylvestre Roucole, avec la collaboration de Patrick Reynaud et de Tomoo Mukai et les contributions de Claude Brenot, Danièle Foy et Lucy Vallauri, *Sidi Jdidi. I, La basilique sud*, Collection de l'École française de Rome 339 / Recherches d'archéologie africaine publiées par l'Institut national du patrimoine de Tunis et l'École française de Rome : Rome, École française de Rome, 2004, XIV-394 pages, illustrations en noir et en couleur, cartes, plans.

L'étude des vestiges chrétiens du site de Jdidi, en Tunisie, à 10 km à l'Est d'Hammamet, l'antique Pupput, a été entreprise à partir des années 1980, à l'insti-

gation d'Azzedine Beschahouch, alors directeur de l'Institut national du patrimoine de Tunis, par Paul-Albert Février. La disparition de celui-ci, en 1991, n'a pas mis fin à cette étude et elle nous vaut cette belle publication, fruit de la collaboration entre l'École française de Rome et l'Institut national du patrimoine de Tunis. L'ouvrage a assurément comme but premier de nous faire connaître une nouvelle église chrétienne d'Afrique. Mais il le fait en témoignant d'une attention qui mérite d'être soulignée aux développements les plus récents de l'étude des questions de topographie, en relaçant le monument étudié dans son contexte d'ensemble et en l'occurrence en ne dissociant pas le cas de la basilique I de ceux des basiliques II et III, également repérées sur le site et qui forment, selon un modèle connu, un ensemble cathédral double. Elle semble leur répondre comme faisant fonction de *martyrion*, et donc d'édifice consacré à la vénération des reliques d'un saint, alors que les basiliques II et III avaient, conjointement, un rôle d'accueil de la communauté, y compris par-delà la mort, puisqu'elles abritent de nombreuses tombes, assumant donc une fonction de nécropole, fonction qui, depuis Théodose, avait en revanche été interdite aux *martyria*. De même, il met en relief le phénomène de christianisation de l'espace urbain à l'époque tardo-antique et byzantine : la basilique I s'implante dans un îlot auparavant voué à l'habitation et aux activités agricoles, activités qui ne disparaissent pas totalement, y compris dans les dernières phases d'activité du site, au VIIe siècle, mais se voient reléguées dans une partie seulement de l'îlot. L'intérêt du monument est certainement accru par la présence d'un beau décor de mosaïque de sol, qui a connu deux états successifs, vers 430 puis vers 550. Ce décor ne laissera pas l'épigraphiste indifférent : il comprend, autour d'une croix, la dédicace de *Dei donis peccator debotionem suam adinpleuit* et les épitaphes du prêtre Cyprianus et d'un certain Félix, assurément membres éminents de la communauté au Ve siècle et qui, à ce titre, avaient joui du privilège de pouvoir être enterrés à proximité du corps saint.

Dominique Briquel.

José Maria Blàzquez, *Arte y religión en el mediterráneo antiguo*, Historia, Serie mayor : Madrid, Cátedra, 2008, 511 pages.

Depuis 1989, José Maria Blàzquez a entrepris de regrouper ses nombreuses productions scientifiques dans une série d'ouvrages. Celui-ci est le quinzième et il comprend 29 contributions de notre savant collègue espagnol, beaucoup écrites relativement récemment (20 datent de la période 2004-2007), mais certaines beaucoup plus anciennes (deux articles sur les terres cuites du sanctuaire de Calès, en Campanie, remontent respectivement à 1961 et 1963, un autre sur la collection de mosaïques du musée du Bardo à 1989). On ne saurait sous-estimer les services que rend une initiative de ce genre : chacun a l'expérience des difficultés qu'on peut avoir à se procurer des travaux parus dans certains volumes d'hommages ou actes de congrès et, en l'occurrence, on se demande comment on aurait pu autrement connaître le texte d'une conférence prononcée à Koweit en 2006 sur « Arabia, los árabes y el Golfo Pérsico en la Antigüedad ». En elles-mêmes, les contributions ici réunies abordent des thématiques très diverses, bien à l'image des champs d'intérêt très vastes de leur auteur. Nous citerons une synthèse sur les sources littéraires sur la pêche dans l'Antiquité, une autre sur l'économie minière, dans la péninsule ibérique et ailleurs, dans le monde méditerranéen de la fin de la République romaine, voire une étude sur les comportement sexuels que notre propre culture nous porterait à considérer comme déviants (homosexualité masculine et féminine, allant jusqu'au mariage homosexuel, bestialité, prostitution enfantine), développe-

ments que le titre de l'ouvrage ne fait certes pas attendre. Dans tous ces travaux, on trouve les qualités de précision, le souci de fournir l'ensemble des éléments de documentation qui caractérisent l'auteur : nous nous bornerons à évoquer ainsi les listes de mosaïques à sujet mythologique connues pour l'Orient romain. Dans un cas de ce genre, le but n'est pas d'étudier en détail les documents (et on pourrait par exemple s'interroger sur le sens que prennent, dans la série des mosaïques de Syrie, à une époque qui est celle de l'affirmation du christianisme contre la religion traditionnelle du paganisme gréco-romain, des thèmes comme le banquet de Socrate entouré de douze disciples ou celui de la création de l'humanité par le modelage des premiers homme et femme par Prométhée), mais de fournir, sous une forme commode, tous les éléments d'étude qui peuvent être souhaitables. Comme les précédents, ce nouveau recueil de José Maria Blàzquez est susceptible de rendre de grands services.

Dominique Briquel.

M. Dulaey, *Symboles des Évangiles (I^er^-VI^e^ siècles) « Le Christ médecin et thaumaturge »*, Le Livre de Poche Références / Art antique 613 : Librairie Générale Française, 2007, 306 pages.

Six ans après la publication de « *Des forêts de symboles* » *L'initiation chrétienne et la Bible (I^er^-VI^e^ siècles)*, M. Dulaey nous livre avec *Symboles des Evangiles (I^er^-VI^e^ siècles) « Le Christ médecin et thaumaturge »* le second volet de ce qui se présente très clairement, dans le sillage de l'ouvrage pionnier de J. Daniélou, *Les symboles chrétiens primitifs*, comme une introduction spirituelle à l'exégèse symbolique des thèmes et péricopes bibliques les mieux représentés dans les écrits des Pères de l'Église, qu'il s'agisse de sermons destinés aux fidèles ou d'écrits plus théoriques, et dans l'iconographie paléochrétienne (peinture, sculpture sur sarcophage, mosaïques, reliefs sur bois, argent ou ivoire). Alors que le premier ouvrage était essentiellement centré sur les figures et péricopes vétérotestamentaires, c'est à une approche du Christ dans sa double dimension de médecin et de thaumaturge que nous convie ici M. Dulaey. Après une brève introduction dans laquelle elle réaffirme l'objectif de son premier ouvrage : montrer « comment, dans les premiers siècles de notre ère, on avait enseigné les thèmes fondamentaux du christianisme principalement à travers une interprétation symbolique des grandes figures de l'Ancient Testament » et annonce le sujet de ce second volet : montrer comment les péricopes tirées des Évangiles sont elles aussi sources d'enseignement pastoral à travers leur exégèse symbolique par les Pères de l'Église, M. Dulaey structure son ouvrage en quatre chapitres. Le premier chapitre intitulé « Emmanuel, 'Dieu parmi nous' », centré sur l'incarnation du fils de Dieu, examine successivement les péricopes de l'Adoration des Mages, de la Nativité et s'achève par une approche générale de la figure du Christ en tant que médecin et thaumaturge et de son importance dans l'expansion du christianisme et dans le message chrétien. Les miracles du médecin divin, des guérisons essentiellement, qui agissent sur l'âme plus encore que sur les corps, tout en ouvrant l'ère messianique, réalisent les attentes nées dans le cœur des hommes à la lecture des textes vétérotestamentaires. Le deuxième chapitre, intitulé « 'Les boiteux marchent...' Christus Medicus », est, quant à lui, entièrement consacré aux guérisons christiques : guérisons de paralytiques, tout d'abord, puis guérisons d'aveugles et enfin celle de l'hémoroïsse, qui sont autant de figures de la guérison des âmes auxquelles le Christ donne la vie de la foi. Et c'est d'ailleurs « Le don de la vie » qui est le titre de

l'avant-dernier chapitre. Après une première partie consacrée aux résurrections physiques opérées par le Christ, manifestation suprême du *Christus Medicus*, suivant le témoignage des Évangiles synoptiques, celles de Lazare, de Jaïre et du fils de la veuve de Naïm, figures de la résurrection des âmes par la foi, M. Dulaey se penche sur la péricope de Jésus et de la Samaritaine, dont elle analyse longuement les différentes significations spirituelles. C'est le don de l'eau vive qu'est le Christ qui constitue le véritable « don de la vie », eau baptismale et eau spirituelle qui permet l'intelligence des Écritures et la conversion de l'âme. Le chapitre IV, le dernier, intitulé « Une profusion divine », examine les formes prises par le don christique dans les péricopes de la multiplication des pains et dans celle des Noces de Cana : elles illustrent la nature spirituelle de la faim et de la soif des hommes auxquels les miracles christiques offrent enfin la possibilité de comprendre le sens caché des Écritures, vivifié par Jésus, tel qu'il agit dans les Évangiles. Telle est la structure de cet ouvrage qui nous a paru très cohérent dans sa démarche spirituelle et qui l'est également dans l'organisation interne de chaque chapitre. À chaque fois, en effet, M. Dulaey, après avoir présenté une des péricopes évangéliques, rend compte des principales interprétations exégétiques auxquelles elle a donné lieu de la part de personnalités chrétiennes aussi connues que Clément d'Alexandrie, Origène, Grégoire de Naziance et Grégoire de Nysse, pour le monde grec, Irénée de Lyon, Hilaire de Poitiers, Ambroise, Augustin et Jérôme pour le monde latin, mais aussi moins connues du grand public, tels Gaudence de Brescia ou Romanos le Mélode. On regrettera à cet égard que la situation chronologique respective des auteurs ne soit pas toujours donnée, ce qui est gênant pour un livre qui se présente comme un ouvrage de vulgarisation. Mais d'ailleurs l'est-il vraiment ? A chaque fois, M. Dulaey a également le souci de mettre en rapport la péricope examinée avec leur utilisation catéchétique, lors des grands moments de l'année liturgique. Les sources littéraires latines pourraient être mieux exploitées, les *Epistulae* de Paulin de Nole, par exemple, dans lesquelles on trouve plusieurs passages consacrés à l'exégèse des guérisons et miracles évangéliques. Un *index locorum* des auteurs anciens aurait été utile, compte tenu de la densité et de la richesse du propos de M. Dulaey ; de même, il aurait été souhaitable de mettre en notes les références aux traductions françaises des textes anciens, quand elles existent, ce qui aurait eu l'intérêt de montrer l'immensité du travail encore à accomplir dans ce domaine et aurait fait de ce livre un outil plus maniable. Mais ceci est manifestement lié à des contraintes éditoriales qui touchent aussi malheureusement le dossier iconographique, bien maigre eu égard à la volonté de l'auteur de présenter de manière claire et cohérente le traitement iconographique des péricopes évangéliques. Nous avons particulièrement apprécié le souci de montrer les divergences, réelles ou apparentes, entre exégèse symbolique et interprétation iconographique d'une même péricope (voir l'exemple des Noces de Cana, p. 274). Nous pensons, pour conclure, que ce beau livre est peut-être trop spécialisé pour les néophytes, et qu'il est malheureusement privé des annexes et l'apparat de notes attendus de l'ouvrage de référence sur le plan scientifique qu'il devrait constituer.

Gaëlle Viard.